

Mars 1948.

Printemps hâtif, merveilleux, presque douloureux. Il éclate dans le chant des oiseaux, timide d'abord, roulade qu'on perçoit en tendant l'oreille, et soudain bruyante allégresse. Les champs durcis par le gel, gardent encore leur apparence d'arrière automne. Ils nous rassurent, tant on redoute pour les plantes trop tôt épanouies, le souffle perfide qui les froisse et les fait mourir. Le bon géant, le plus haut des sommets, recouvert encore de sa calotte blanche, trouée il est vrai, est un garant de l'ordre des saisons. Car l'extraordinaire de ce printemps nous frappe et nous émeut, comme si la nature soudain bouleversée était entraînée par la folie de l'homme qui viole et brusque les choses pour établir son règne.

Bien vite, cependant, on s'installe dans cette saison étrange. Il est si doux de vivre aux chauds rayons du soleil. Sur une branche moussue du vieux plane, un pinson donne sa joie et son amour en notes retentissantes. Sa compagne lui répond. Il s'élançait. Vision des nids, du renouvellement, de la durée !

Peut-être ces petits oiseaux ivres d'espace et de liberté, sont-ils pressés de nous redire cette année dans leur langage inimitable, qu'il faut vivre et aimer pendant qu'il en est temps !

\* \* \*

D'un vallon à l'autre en passant par les prés.

De la Douane à la Chapelle.

C'est une chose surprenante qu'au siècle du rail et de la route, on puisse encore se rendre à destination par le plus court chemin, en suivant uniquement les pentes gazonnées. Il est vrai que ce trajet ne peut se faire qu'au premier printemps. Dès qu'avril est arrivé, il faut tout au moins suivre l'antique charrière afin de ne pas fouler l'herbe naissante. Mais en ce mois de mars, l'espace est libre devant soi, à condition d'éviter les traînées jaunes de purin fraîchement répandu et les petits tas de fumier bien alignés. Le pied se pose agréablement sur le gazon grisaille que la neige vient de quitter. On descend, on remonte, on se retourne pour regarder les maisons éparses du hameau. Là-bas, au sud-ouest, s'étend la combe des Grandes-Roches, évocatrice de souvenirs lointains, si lointains qu'ils semblent appartenir à un autre âge.

Voici le premier bouquet de sapins. Des pivettes longues, dorées, aux écailles entr'ouvertes, gisent sur le sol. Quelques-unes portent déjà l'empreinte de la dent des écureuils. Les plus belles rempliront le sac au retour.

On descend de nouveau la pente et la grande pitié de la tourbière serre le cœur. Un vaste étang noirâtre s'allonge, entouré de terre tourbeuse ; à droite, même désastre, à part quelques maigres pins épargnés.

Il y a peu d'années, une petite forêt de pins (dailles) et de bouleaux s'étendait là, entre les deux côtes boisées. Toute la flore du marais s'y épanouissait à l'aise. On y trouvait au printemps, les fleurs roses des aireselles (cruilles), le rossolis, la bruyère en été. C'est là que maîtres et élèves venaient étudier et enrichir leur herbier. Les petites feuilles des bouleaux tremblaient à la brise. En août, les baies bleues des aireselles s'offraient à la cueillette. Il fallait marcher prudemment sur ce terrain spongieux où le pied, croyant se poser sur les mousses, rencontrait l'eau du marécage. Il y avait la poix de daille, parfumée, au goût très prononcé et qui collait aux doigts.

La guerre étant venue, des équipes de tourbistes ont fait table rase de cette nature encore vierge dont l'aspect reste intact dans les souvenirs de l'enfance.

Mais voici le mur de pierres sèches et la côte qui est restée semblable à elle-même. A cette saison, elle est pleine de chants d'oiseaux. La grive musicienne y fait entendre sa voix riche et sonore. Fauvettes, pinsons, mésanges l'animent de leurs refrains répétés. Le pic martèle l'écorce. Son cri nous rappelle qu'il est au travail contre l'armée grandissante des bostryches.

Ce bois est plein de petits chemins qui serpentent sous les arbres et aboutissent à cette gracieuse clairière d'où, un certain dimanche de l'année, des cantiques s'élèvent pour célébrer la nature et le Créateur.

Un passoir franchi, et c'est la prairie coupée par un petit sentier. Le large vallon se découvre d'un bout à l'autre, du Pont à la frontière française, avec son beau lac scintillant, sa rivière paresseuse aux nombreux méandres et ses villages et hameaux florissants qui ont lentement pris la place des noires joux.

Là-bas, à droite, une large tache blanche et mauve dévoile la splendeur d'un champ de crocus.

Voici la maison pieuse, grave, austère et familière, riche des images de tout un passé que le centenaire vient de réveiller et que je porte en moi profondément gravé. C'est un film qui se déroule.

Je n'allais pas à l'école du dimanche de la Chapelle. Mais, un soir de Noël, où bien petite encore, assise à côté de maman, je contemplais l'arbre illuminé, une monitrice, Mlle Eugénie, vint me prendre par la main et me conduisit tout là-bas, dans le royaume des enfants. Je restai immobile et droite à côté d'elle, les mains jointes pendant la dernière prière, après laquelle elle me donna tout ce que les enfants avaient reçu avant moi. J'étais stupéfaite, émue, éblouie de ce don généreux, à moi qui n'étais pas de cette école du dimanche !! Ainsi Dieu ne s'inquiète pas de nos petits calculs ; il donne.

